LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Deuxième partie

Le Secret de l'Homme Masqué

—Ma foi, patron, je vous avouerai que je ne sais trop...
 —Voyons, si tu étais seul, que ferais-tu ?
 —Je crois que j'irais chercher du renfort.
 —Comme ça, tout de suite, sans t'assurer au moins du nombre des gens qui se trouvent là-dedans ? Ne me dis donc pas de bêtises.
 —Vous avez raison ; j'essayerais d'abord de connaître le nombre de nos adversaires, et pour cela je ne vois qu'un seul moyen.
 —Lequel ?
 —Monter dans l'arbre que nous avons en face de nous et qui domine la maison.

—Et allons donc ! tu y es... C'est pas plus malin que ça, et c'est ce que nous allons immédiatement exécuter. Tu vas passer le premier et te glisser jusqu'au tronc ; pendant que tu grimperas je surveillerai la maison ; à la moindre agitation que je remarque dans l'intérieur, je te fais un signal, tu sautes à terre et nous détalons. Si tu arrives à t'installer sans encombre dans l'arbre, je te suis... Tu as compris ?

—Parfaitement, patron.
 —Eh bien, va !
 Luce lui prit la main, elle ne tremblait pas.
 —Décidément, tu es un brave,
 Quelques instants après, Froler était commodément installé dans l'arbre, et Luce, manœuvrant de même, se trouvait bientôt près de lui.
 Du lieu où ils se trouvaient, ils dominaient entièrement la maison et ne perdaient rien de ce qui se passait dans l'intérieur.

Le spectacle qu'ils eurent tout d'abord sous les yeux était bien fait pour terrifier les plus braves, mais nos deux hommes étaient habitués à ces sortes de surprises, et ils étaient caïrassés contre toute espèce d'émotion.

Une des chambres du premier était vivement éclairée par trois bougies fichées dans des bouteilles que supportait une sorte de guéridon placé près de la cheminée. A deux pas en arrière, un jeune homme demi-nu, à la figure fine et distinguée, était solidement attaché sur une chaise, que maintenaient deux individus aux traits grossiers et farouches ; un troisième, celui qui avait rejoint les chefs en route, dont l'aspect sauvage n'avait rien à envier aux deux autres, se tenait près d'eux armé d'un large couteau de chasse, pendant qu'Ivanowitch, un papier à la main, parlait et gesticulait en s'adressant au prisonnier qui, de temps à autre, semblait répondre et secouer la tête en signe de dénégation.

Don José Corrazon, impassible spectateur de cette scène, se tenait adossé contre la cheminée.

—Les misérables ! s'écria Froler, ils vont l'assassiner froidement, et dire que nous ne pouvons rien pour le sauver !

—Si le salut du comte d'Entraygues et de son ami ne nous condamnerait pas à l'inertie, je leur ferais une jolie surprise, répondit Luce.

—Un coup de revolver dans la croisée changerait bien les choses, fit Froler.

—Garde-t'en bien, nous ne nous appartenons pas en ce moment.
 —N'ayez crainte, patron, je ne ferai rien sans votre ordre.
 —Ciel ! exclama Luce, je reconnais la victime, c'est un jeune attaché de l'ambassade de Russie ; il aura adressé un rapport contre les Invisibles à la chancellerie de Saint-Pétersbourg, et ils se vengent, les gredins.

En ce moment, Ivanowitch tira sa montre de son gousset, la plaça sous les yeux de la malheureuse victime, comme pour lui indiquer l'heure, et la déposa ensuite sur le guéridon.

—Il lui indique le temps qu'il lui reste à vivre, observa Luce, dont le sang bouillonnait ; je donnerais dix ans de ma vie pour sauver ce jeune homme.

—Parole d'honneur, il m'intéresse, et j'abandonnerais volontiers les cent mille francs que je suis en train de gagner pour l'arracher de leurs griffes.

—Mais j'y songe, répliqua Luce, dont la perception rapide allait toujours droit au but, nous pouvons peut-être faire d'une pierre deux coups.

—Je vous écoute, patron.
 —Nous avons vu, poursuivit le policier sans s'arrêter, sans hésiter un moment dans le développement de sa pensée, tout ce qu'il nous importait de connaître : Ivanowitch, le Corrazon, leurs trois sicaires, sans doute ceux qui doivent escorter le comte et le capitaine, tout le monde est là, il faut agir. Tu vas rester en observation, pendant que je vais aller chercher des aides...
 —Des collègues, reprit Froler... il y a un poste à deux pas, sur le boulevard.

—Es-tu fou ? répondit Luce, tu ne connais pas ces gens-là et le fanatisme de leurs subordonnés. Toutes leurs mesures sont prises, va, en cas d'invasion de la police régulière : un coup de revolver casserait la tête du jeune homme pour qu'il ne puisse parler ; les trois brutes qui sont là sauteraient à la gorge de leurs chefs et le tour serait joué, la police se ferait gloire d'en

avoir sauvé deux sur trois, un colonel russe et un général exotique. Et qui payerait plus tard l'aventure ?—Froter et Luce, que les Invisibles ne mangeraient pas, eux... mais tu me fais bavarder, et chaque seconde que nous perdons fait perdre une goutte de sang au malheureux que nous allons essayer de sauver. Je pars à l'instant... Quoi qu'il arrive, ne quitte pas l'arbre qui te sert de refuge, nul ne pourra t'y découvrir.

Tu ne crains point de rester seul ?
 —Plaisantez-vous, patron ?
 —C'est que j'en ai au moins pour une heure, c'est une question de voiture.

—Frappez au dépôt Pigalle, il y en a toujours de tout attelée.
 —J'y cours... veille, et pas d'imprudence !
 —Allez, patron, vous me trouverez sur mon perchoir.
 Luce se laissa glisser tout doucement au pied de l'arbre ; en deux bonds il atteignit le boquet et disparut.

Il était temps, les arbustes ne s'étaient pas dérobés derrière lui, qu'une ombre parut à travers les fenêtres et sembla, pendant quelques instants, inspecter les alentours de la maison. C'était Ivanowitch... h...

Son examen lui parut sans doute satisfaisant, car il se mit à se promener à travers la chambre, comme pour donner le temps de s'écouler au dernier délai qu'il avait accordé à sa victime. Parfois il s'arrêtait en face de José Corrazon, et lui parlait avec animation en faisant d'énergiques gestes de dénégation.

—Est-ce que le nègre implorerait pour le malheureux ? se demanda Froler.

Mais son attention fut vite ramenée sur ce qui se passait à l'intérieur : un des moujiks s'approchait du jeune homme, sur l'ordre d'Ivanowitch ; était-ce l'heure de l'exécution ?

Non, il était sans armes, il se bornait à lui délier le bras droit. Alors on approcha de lui le guéridon, avec une feuille de papier et ce qu'il fallait pour écrire... Sa figure était en ce moment en pleine lumière, et Froler put distinguer les traits fins et distingués du malheureux, ravagés par la terreur.

—Ah ! quelle heureuse idée, pensa le policier, il a demandé sans doute à écrire ses dernières volontés ; qu'il fasse durer cela seulement un quart d'heure, et peut-être Luce arrivera-t-il à temps pour que nous puissions le sauver.

Le jeune homme prit la plume et essaya de tracer quelques mots, mais sa main tremblait à ce point qu'il ne put y parvenir.

Ivanowitch haussa les épaules, et donna un ordre qu'un des sbires allait exécuter... La pauvre victime éleva sa main suppliante, et sans doute il obtint le répit qu'il devait solliciter, car le Russe, sur un signe de son chef, s'éloigna.

—Mais écris donc, malheureux ; écris longuement, aurait voulu lui crier Froler : gagne du temps, c'est ton salut.

Le prisonnier parut cependant se calmer un peu, et sa main commença à courir sur le papier, trop lentement au gré de ses bourreaux, qui paraissaient s'impatienter.

Cependant, la fin de ce terrible drame approchait ; Ivanowitch fit un geste impérieux à sa victime ; il s'approcha de la table et étendit la main, comme s'il voulait lui arracher le papier sur lequel il écrivait. Cette fois, ce fut le nègre qui intervint, en lui présentant la montre, pour lui indiquer sans doute que le temps accordé n'était pas écoulé... Mais bien courtes devaient être les minutes qui restaient, car un des moujiks, son large couteau à la main, vint se placer derrière le jeune homme qui, en ce moment, — Froler le devina au mouvement de la main, — signalait ses dernières pensées.

Par un horrible raffinement de vengeance, les deux autres Cosaques, qui étaient entrés dans une autre pièce adjacente, en ressortaient à l'instant même, portant un cercueil en bois noir, sur le couvercle duquel était peinte une croix blanche, qu'ils déposèrent aux pieds du malheureux.

—Ah ! les misérables !... les misérables !... s'écria Froler, les poings crispés.

Et il chercha son revolver. La courroie de la gaine était mise, heureusement ; il eut le temps de réfléchir et de s'arrêter... mais il ferma les yeux pour ne point voir le coup fatal.

Quand il les rouvrit, le jeune homme vivait encore ; mais la scène avait changé de face... Les trois moujiks s'étaient de nouveau emparés de leur victime, et non contents de lui rattacher le bras rendu un instant à la liberté, ils lui entouraient le corps entier de cordelettes, comme s'il se fût agi d'une momie. Cette besogne terminée, sur un signe de leur maître, ils enlevèrent le malheureux, qui se tordait en efforts impuissants, le couchèrent dans le cercueil, et l'un d'eux, ayant ramené le couvercle, se mit en devoir de le clouer... Le premier coup de marteau alla droit au cœur de Froler, qui poussa un cri de rage impuissant et faillit tomber de la branche où il se trouvait cramponné.

—Oh ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion, les monstres, ils vont l'enterrer vivant !